

Développement des voyages, genèse du folklore aux XVIII^e-XIX^e siècles

Jusqu'au début du XIX^e siècle, le rayonnement économique de l'Europe s'effectue essentiellement vers l'Asie, grâce à l'ancienne route des Indes, et vers le Nouveau Monde que desservent les voies transocéaniques. Parmi les traits remarquables de la mobilité des hommes qui accompagne la révolution commerciale, la renaissance de la Méditerranée occupe une place privilégiée. A l'instar de Chateaubriand ou de Delacroix, la plupart des romantiques séjournent dans les pays qui la bordent, s'attardant ici à Alger ou au Caire, ou méditant là sur l'Acropole (1). Qu'il s'agisse de voyages d'études ou de missions diplomatiques, d'exil ou d'agrément, la soif des écrivains, des peintres ou des poètes de connaître le monde demeure insatiable. La mobilité de cette génération dont les œuvres littéraires ou plastiques sont les plus beaux témoins est bien exceptionnelle. (2).

La terre voit donc ses horizons s'élargir de manière considérable. A l'aube du XIX^e siècle, le regard des hommes n'embrasse encore que la moitié des terres émergées... Mais seuls lui échappent, une cinquantaine d'années plus tard, le cœur du continent australien et les régions

(1) E. de Keyser, *L'Occident romantique (1789-1850)*, Genève 1965. M. Florissoone, «Le romantisme» in *Encyclopédie de la Pléiade, Histoire de l'Art*, tome III, Paris 1965. G. Diehl, *Delacroix au Maroc*, Rabat 1963.

(2) L'itinéraire biographique de Chateaubriand en est un remarquable exemple: s'embarque à Saint-Malo pour l'Amérique en 1791; revient au Havre en 1792 avant d'émigrer en Angleterre où il séjourne jusqu'en 1799; retrouve la France en 1800, avant d'être nommé secrétaire de la légation française à Rome en 1803 puis chargé d'affaires auprès de la République du Valais. Rompant avec l'Empire, il part en 1806 de Paris pour l'Orient, et revient en 1807 en passant par l'Espagne. En 1821 il se rend à Berlin en qualité de ministre plénipotentiaire. Nommé ambassadeur à Londres en 1822, il arrive à Vienne la même année, puis part de nouveau pour Rome en qualité d'ambassadeur. Il se rend enfin à Genève en 1831 et à Prague en 1833.

équatoriales et polaires. La révolution intervenue dans le domaine des transports se traduit par une nouvelle maîtrise de l'espace et des distances. A la diminution de la durée des communications correspond un élargissement du rayon d'action des hommes. Or cette exploration géographique est aussi une découverte de l'humanité qui s'inscrit dans le droit fil de l'aventure tracée par les hommes de la Renaissance (3).

Mais non content de se cristalliser sur ces mondes insoupçonnés dont les mœurs et les coutumes, les croyances et les mythes continuent d'enrichir l'inventaire de la condition humaine — non sans avoir troublé à la fois l'ordre terrestre et l'idée de la Révélation — l'esprit humain se porte désormais, au sein de la civilisation de l'Occident, vers des communautés archaïques et des structures traditionnelles. Comme elles le fascinent autant qu'elles l'effraient, il les embrasse et les repousse avec pareille vigueur. De quelle manière naît et se développe cet engouement pour l'intérieur? A quel phénomène général se rattache ce nouvel exotisme? Que révèle cette rusticophilie entre Lumières et Romantisme? Telles sont les questions auxquelles la Bretagne des XVIII^e-XIX^e siècles, ses voyageurs et quelques écrivains célèbres offrent, ensemble, des éléments de réponse (4).

*
**

La filiation historique entre la pensée qui organise les relations de voyages à courte distance et celle qui préside aux récits d'explorations plus audacieuses peut être clairement établie. Depuis la Renaissance, en effet, les voyages dans l'espace ne cessent de façonner deux images du monde, contraintes de se définir l'une par l'autre et irréconciliables : les nations civilisées affrontent les peuples sauvages (5). D'un côté, les hommes qui possèdent les lettres s'éloignent, chaque jour un peu plus, de leur condition primitive, tandis que de l'autre, les peuples exotiques, sortis brutalement de leur apesanteur historique, ajoutent des pièces à la mosaïque des races et des civilisations. Enjeu de ce face à face : la possession du monde.

(3) Pierre Chaunu, *L'Amérique et les Américains de la préhistoire à nos jours*, Paris 1964. *Histoire universelle des explorations*, publiée sous la direction de L.H. Parias, tome III, «Le temps des grands voiliers», Paris 1955.

(4) Cet article ne donne que les cadres sociologiques du problème.

(5) Alphonse Dupront, *Espace et Humanisme*, Bibliothèque d'Humanisme et de Renaissance, VIII, 1946, pp. 1-104.

Si l'homme de ces contrées éloignées exerce une fascination sur l'Européen, il n'est toujours cité que comme témoin. En somme, son histoire lui échappe. Aux humanistes et aux philosophes, il peut apparaître de manière positive comme l'unique dépositaire du bonheur de l'homme naturel, évoluant dans un Eden primitif (6). Mais l'absence de police et d'écriture, de religion et d'histoire dont le crédit les autres, lui confère le titre de brebis perdue tout en faisant apparaître le vide infini de la sauvagerie. Le discours qui s'établit sur le monde sauvage s'articule donc sur des modèles antithétiques. Les modifications qu'il connaît du XVI^e au XVIII^e siècle ne sont, de ce point de vue, que formelles. Si l'Europe des philosophes reconnaît, de Montaigne à Rousseau, les vertus du Bon Sauvage, c'est pour subordonner aussitôt cette reconnaissance à l'affirmation d'un ensemble de valeurs dont elle prétend détenir le monopole (7). Ainsi, toute l'ambiguïté de cette démarche réside dans la tentative de concilier la pluralité des possibles et l'unicité de l'homme en proclamant l'universalité de la raison.

Cependant à l'émerveillement qui baigne de sa clarté les premières découvertes succède une volonté de créer, au siècle des Lumières, une science de l'homme universel. Alors, la simple observation géographique débouche progressivement sur une véritable réflexion anthropologique. Les relations de voyages délaissent peu à peu les anecdotes d'une traversée ou les péripéties d'un séjour pour mieux se concentrer sur la description des mœurs ou les coutumes des peuples rencontrés. C'est dans ce contexte que se constituent en France avec Thévenot, en Angleterre avec Raleigh, ou en Allemagne avec de Bry, les grandes collections de voyages dont les recueils favorisent le rassemblement des informations (8). Une méthode synthétique supplante, dans le même temps, une approche purement analytique. L'ouvrage du père Lafitau, intitulé *Mœurs des sauvages américains comparées aux mœurs des premiers temps*, en donne le témoignage dès 1724. Désormais les us et coutumes des peuples étudiés ne sont intelligibles qu'à condition de les mettre en rapport aux mœurs des « premiers temps » que relatent les écrits des Anciens (9). Jusque-là sans histoire, l'homme sauvage

(6) Montaigne, *Essais*, Livre 1, ch. XXXI, « Des cannibales », La Pléiade, Paris 1937, p. 214.

(7) Sur cette question, Michèle Duchet, *Anthropologie et Histoire au siècle des Lumières*, Paris 1971, notamment pp. 9-23 et seconde partie de l'ouvrage pp. 227-407.

(8) Les grandes collections sont constituées de 1700 à 1740.

(9) C'est aussi l'idée de Diderot, autour du problème de la disparition inéluctable du monde sauvage.

devient ainsi un être historique: un point de repère dans l'évolution de l'homme européen, autrement dit un primitif auquel on ouvre largement l'espace de l'histoire pour le ranger comme *homo sylvestris* parmi ses ancêtres. Dans ce grand mythe des origines, qui hante autant les voyageurs des Lumières que les parcours romantiques, la silhouette de l'homme exotique se profile, à présent, aux côtés de ses doubles, qu'ils soient Scythes ou Germains, et bientôt Celtes ou Samnites (10)... On peut donc être sûr qu'un voyage dans l'espace, au XIX^e siècle, est aussi un fascinant itinéraire dans le temps. A ce titre, cette vertigineuse plongée vers des terres inconnues suppose, de la part de son auteur, une enquête préalable rigoureuse ou de sérieuses références livresques.

Or le guide des voyages à courte distance procède d'une lente maturation. Jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, la Bretagne, pas plus que les autres provinces, ne constitue un but ou un sujet en soi (11). Lorsque les historiographes en parlent, par exemple, c'est pour y chercher des preuves ou défendre les privilèges de la province (12). Elle n'échappe certes pas au regard des voyageurs qui s'y rendent de plus en plus, notamment dans la seconde moitié du XVIII^e siècle (13). Mais on chercherait vainement, dans les récits de Piganiol de la Force en 1724

(10) Ogée, dans son *Dictionnaire historique et géographique de la province de Bretagne*, à la fin de l'Ancien Régime, consacre un chapitre aux « Recherches sur les origines celtiques et sur la première colonisation de la Gaule, de la Bretagne, de l'Irlande et de l'Ecosse », nouvelle édition, tome I, Rennes 1843, pp. 33-60.

De son côté, Cambry qui est membre de l'Académie celtique regrette de ne pouvoir se rendre dans les Côtes-du-Nord et dans le Morbihan car, écrit-il, « on y retrouverait la coutume des Samnites qui ravissaient la femme qu'ils voulaient épouser »; Cambry, *Voyage dans le Finistère*, nouvelle édition par M. le Chevalier de Fréminville, Brest 1836, p. 421.

Sur la question des origines, C.G. Dubois, *Celtes et Gaulois au XVI^e siècle, le développement littéraire d'un mythe nationaliste*, Paris 1972.

(11) Catherine Bertho, « L'invention de la Bretagne », in *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 35, novembre 1980, pp. 45-62.

(12) Toussaint de Saint-Luc, *L'histoire de Conan Mériadec qui fait le premier règne de l'histoire générale des souverains de la Bretagne gauloise dite armorique*, Paris 1664.

Histoire de Bretagne, composée sur les titres et les autres originaux par Dom Alexis Lobineau, Paris 1707, 2 volumes.

Histoire ecclésiastique et civile de la Bretagne, composée sur les auteurs et titres originaux... par dom Pierre Hyacinthe Morice... enrichie d'un Catalogue historique des Evêques de Bretagne et d'un nouveau supplément de Preuves par Dom Charles Taillandier, Paris 1750, 1756.

(13) A. Dupuy, *Voyageurs étrangers à la découverte de l'ancienne France*, Paris 1957.

H. Bourde de la Rogerie, « Les voyageurs en Bretagne », in *Mémoires de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Bretagne*, tome VI, 1925, pp. 225-245.

ou de Boucher de Mézières en 1766, les traces massives de l'élaboration d'une personnalité provinciale (14). On s'y déplace finalement pour considérer avec la plus grande attention son état économique ou les problèmes liés à sa géographie. Dans la plupart des cas, le but du voyage demeure professionnel: sa relation n'est qu'un rapport. L'œil qui couvre le domaine envisagé reste celui de l'expert ou du technicien. Ainsi, Mignot de Montigny s'y rend pour enquêter sur la situation du commerce et de l'industrie (15). Hamelin, géomètre et feudiste, étudie les rivières dans l'espoir d'y établir des moulins à salpêtre tandis que le Chevalier de Mirabeau vient en Bretagne pour inspecter les fortifications militaires (16). Et c'est en agronome averti qu'Arthur Young, chevauchant à ses dires «la plus belle jument du royaume», s'attarde dans cette province avant d'y porter enfin un jugement trop sévère (17). Aussi, les mœurs des habitants ou les traits de caractère qu'on leur attribue à l'époque romantique ne figurent que rarement dans ces récits. De manière générale, les explications des phénomènes observés sont rationnelles et on ne se réfère ni à la nature bretonne ni à l'âme d'un peuple. Les analyses et les descriptions se déroulent dans leurs multiples nuances. Les voyageurs sont nombreux à trouver, comme Marlin par exemple, ce pays riche de contrastes «entre des lieux cultivés et rians et des landes interminables» (18). La différenciation semble donc être le point commun de ces observateurs attentifs à la morphologie et à la topographie des régions qu'ils parcourent même si tous s'accordent à déplorer le piteux état des chemins, la faiblesse du réseau routier et la mauvaise organisation des messageries de la province (19).

(14) Piganiol de la Force, *Nouveau voyage en France avec un itinéraire*, Paris 1724.

(15) Bourde de la Rogerie, «Voyage en Bretagne en 1752 par Mignot de Montigny», in *Mémoires de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Bretagne*, tome VI, 1925, pp. 246-301.

(16) F. Uzureau, «Voyage en Bretagne en 1782», in *Revue de Bretagne*, tome XI, 1908, p. 39.

(17) Henri Sée, *Voyages en France pendant les années 1787, 1788, 1789 et 1790 par Arthur Young*, tome 1, réédition 1976.

(18) Jean Trévédy, *Voyages dans le département actuel du Finistère en 1775 et 1785*, Quimperlé 1891. Il s'agit du voyage effectué par Marlin.

(19) En 1775, par exemple, Marlin pulvérisa tous les records de lenteur en accomplissant les 26 lieues (104 kilomètres environ) qui séparaient Landivisiau de Lamballe en trois jours. Il y avait de quoi, disait-il, «se damner ou se sanctifier», *art. cit.* supra p. 20.

Les hommes eux-mêmes n'entrent qu'accessoirement dans les récits. Les voyageurs leur consacrent brièvement quelques lignes entre deux paragraphes décrivant tel paysage, telle ville ou tel port (20). Ils ne constituent jamais le fond du commentaire. Ici ou là on relève bien sûr quelques traits caractéristiques de la population mais l'homme dont on parle n'est pas d'abord perçu comme Breton : il produit, et le voyageur apprécie avant tout un niveau de vie qui dépend d'abord de la situation économique. Il s'agit de paysans capables de cultiver les bonnes terres du Trégor ou du Léon, d'un individu entreprenant des défrichements et expérimentant de nouvelles méthodes agricoles, de marins remarquables, ou de marchands opulents (21). Ce sont donc des hommes producteurs qui, seuls, émergent de ces relations : les notes portant sur leurs manières de table, par exemple, apparaissent rarement.

Dans la dernière décennie de l'Ancien Régime, toutefois, cette façon de voir évolue sensiblement. Les journaux de voyages ne se transforment pas de manière radicale mais ces écrits contiennent déjà quelques clichés. En 1779, le Chevalier de Mautort trouvant que les bas bretons sont « en retard de plus d'un siècle sur les autres provinces de la France » parce qu'une étoffe grossière leur sert de vêtement, qu'ils portent de lourds sabots de bois et que leur visage disparaît sous une barbe généreuse sur laquelle retombent de longs cheveux, va même jusqu'à les comparer à des satyres. En notant que la vaste peau de bouc ou de chien portée par les paysans leur donne « l'air de sauvages », Louis Desjobert va dans le même sens en 1780 (22). Cette fois, le ton est donné. C'est le récit du périple d'un administrateur qui marque, en 1794, le point de rupture dans l'évolution de ce genre. Jusqu'alors la Bretagne n'est ni uniforme, ni pluvieuse, ni entièrement paysanne. Le récit de voyages n'a pas encore de public ou de fonction. Les hommes de la République, du Consulat, de l'Empire et des Restaurations, avec leurs notables, leurs savants et leurs écrivains lui donnent ses lettres de noblesse !

(20) C'est une constante, depuis le voyage de Christophe-Paul de Robien en 1727 jusqu'à celui d'Arthur Young à la fin de l'Ancien Régime.

(21) Marlin, *art. cité*, p. 23. Camille de Rochemonteix, « Voyage en Bretagne de l'année 1699 », in *Un collège de Jésuites aux XVII^e et XVIII^e siècles : le collège Henri IV de La Flèche*, tome IV, Le Mans 1889, p. 431.

(22) Baron Tillette de Clermont-Tonnerre, *Mémoire du Chevalier de Mautort (1752-1802)*, Paris, 1894, p. 106.
Vicomte de Grouchy, « Notes d'un voyage en Bretagne effectué en 1780 par Louis Desjobert », in *Revue de Bretagne*, 1909, tome XLII, p. 198.

Des écrits de cette époque, c'est sans doute celui de Cambry qui contribue le mieux à enfermer la Bretagne dans une personnalité provinciale en devenant un véritable guide. Le futur administrateur du département de la Seine (1799) avant d'être préfet de l'Oise (1807) effectue son « voyage dans le Finistère » à la suite d'une mission officielle ordonnée par le Conseil Général. Aussi son ouvrage porte-t-il comme sous-titre « Etat de ce département en 1794 et 1795 ». Pratiquement recopié pendant un demi-siècle, il cadre parfaitement avec les vues de l'Académie Celtique fondée en 1805. Pour un organisme de gestion départementale, Cambry crée donc d'un seul bloc un étrange personnage : le Breton. Tout ce qui suit illustre ou justifie l'existence de ce fossile anthropomorphe. Aux observations personnelles — souvent précaires et douteuses — s'ajoutent les justifications historiques (23). « Ne jugez pas ces gens sur l'apparence, écrit-il à l'intention du lecteur ou du voyageur ; ils sont en général hospitaliers, intelligents et fins, ils ont une raison solide, ils calculent avec justesse, l'imagination domine chez eux ». Mais il poursuit immédiatement : « Les prêtres en ont abusé ; on verra par les détails que le cours de mon ouvrage déterminera, quel est l'excès de leur superstition, combien de rêves les dominent ; ils vivent au milieu des ombres, des démons, des fées, des revenants et des sorciers (...). Aux contes du catholicisme, aux pratiques de la religion romaine, ils ajoutent le matériel de la religion druidique, dont ils n'ont oublié que les idées sublimes » (24). Cambry signe par là une rupture radicale avec le passé des voyages. En créant véritablement un personnage à la suite d'une « enquête » sur le terrain, il pointe le doigt vers le monde auquel il appartient : la sphère religieuse, l'univers des croyances, les pratiques traditionnelles. Le triptyque sauvage / primitif / civilisé s'articule à merveille au fil des pages : « Il n'est point de pays, même en Afrique, s'exclame-t-il, où l'homme soit plus superstitieux qu'il l'est en Bretagne. Les prêtres, avant la Révolution, étaient, pour ainsi dire, adorés comme des dieux. Le moment actuel nous démontre assez leur influence ; généralement les paysans n'ont regretté ni le roi ni les nobles, mais ils ont pleuré la perte de leurs pasteurs » (25).

(23) Dans un avertissement à l'édition de 1836, l'éditeur reconnaît que Cambry a été souvent un observateur superficiel et inexact : « la plupart du temps à son arrivée dans un gros bourg, il se bornait à en convoquer les municipaux et les notables, à les interroger sur ce que leur commune contenait de remarquable, et il écrivait ses notes sous la dictée de ses hommes qui n'étant eux-mêmes que de simples paysans, ne lui fournissaient que des renseignements inexacts et tronqués », *op. cit.*, p. IX.

(24) Cambry, *op. cit.*, p. 34.

(25) *Ibid.*, p. 39.

Sous la plume exotique de Cambry, la Bretagne apparaît comme un monde redoutable de paysans mutins et déguenillés qui évoluent comme dans un mauvais rêve entre le culte des arbres, celui des fontaines et l'apparition des fées. La langue, les mœurs, la race et le climat ainsi que la topographie tressent entre eux d'innombrables correspondances. Surgit alors l'image de «l'homme de fer» résistant aux tempêtes, à l'air brûlant et à la corrosion des vents d'ouest. Elle s'imprime lentement et profondément dans la mémoire collective car elle s'adresse d'abord aux sens et à l'imagination. Elle revient, telle une obsession, dans tous les récits. Les voyageurs la recherchent avant même de partir : Cambry, avec son voyage dans le Finistère, leur sert de guide.

Il faut dire que le cours le plus récent de l'histoire de la Bretagne renforce l'intérêt pour cette province. Qu'est-ce donc que ce pays, se demande-t-on, où la Chouannerie n'en finit pas de livrer ses batailles malgré les évidences de la défaite? Quels sont ces paysans devenus citoyens sans avoir participé positivement, aux yeux d'une élite, à la Révolution française, et que les hommes de préfecture comme Huet de Coetlizan dans la Loire-Inférieure ou Borie en Ille-et-Vilaine tentent de définir pour mieux les administrer (26)? Comment réagir devant ces vestiges qui appartiennent sans aucun doute à un passé trop présent et freinent l'évolution d'un monde tourné résolument vers l'avenir? Jusque dans les années 1830, la plupart des descriptions de la province, adressées à l'Académie celtique, sont le fait des administrateurs qui, par des incursions relativement brèves mais répétées, entreprennent de découvrir leur circonscription ou d'explorer leur département. On y retrouve d'ailleurs l'écho des luttes politiques du moment, qui n'épargnent pas l'Académie celtique, épurée en 1811 et devenue quatre ans plus tard la Société royale des Antiquaires. Les notables relatent ces voyages dans un genre littéraire des plus confus où l'enquête administrative se mêle au rapport politique augmenté de quelques touches romanesques. Mais ce genre trouve un public et ne cesse de connaître le succès dans la première moitié du XIX^e siècle. Et puisque ce public aime de plus en plus le récit de voyage, le genre lui-même tend à évoluer car on raconte désormais ses pérégrinations en reproduisant des stéréotypes susceptibles de répondre à l'attente du lecteur (27).

(26) Huet de Coetlizan, *Recherches historiques et statistiques sur le département de la Loire-Inférieure*, Nantes 1804.
Statistique du département d'Ille-et-Vilaine, par le citoyen Borie, préfet, Paris an IX de la République.

(27) Denoual de la Houssaye, *Voyage au Mont Saint-Michel, au Mont-Dol et à la*

Comment l'Occident ne cesse de subordonner la reconnaissance des autres civilisations à l'affirmation de son propre système de valeurs, les notables du XIX^e siècle mènent l'investigation de ces divers styles de vie et de pensée pour mieux les soumettre aux exigences de l'administration (28). Car cet espace rural, ce monde de l'intérieur, ne sont ni approchés, ni recherchés pour eux-mêmes. Brutalement dépaysé dans son propre univers au cours de son périple, l'administrateur entend seulement définir des réalités sociales ou économiques en vue d'une future action, tout en les justifiant par des considérations à prétention historique. Aussi, dans les recueils de voyages, le thème de l'évolution corrobore-t-il celui du progrès : les points de référence de Cambry et des notables voyageurs se trouvent tantôt en Afrique ou dans le Nouveau Monde, tantôt dans l'Antiquité. La disparition envisagée de cette vie paysanne les pousse autant à préserver des ruines qu'à découvrir, en-deçà des horizons de l'histoire, les mythes de l'origine perdue. Si l'étranger se trouve d'abord, au siècle des Lumières, dans l'Amérique des conquistadors et des jésuites — où Hurons, Iroquois et Guaranis résumant à eux seuls, selon les visiteurs, le caractère des peuplades voisines — l'altérité surgit à l'intérieur même de l'Europe dans le récit des administrateurs du XIX^e siècle. Au moment où la civilisation industrielle engage le vieux continent dans une direction nouvelle, condamnant les arts et les traditions populaires à une disparition plus ou moins proche, les élites se mettent à observer leurs propres communautés archaïques. L'exotisme est de plus en plus familier mais le familier devient lui-même exotique... Enfin, la poussée des grandes concentrations urbaines, l'extension des banlieues et la rapidité de l'industrialisation composent soudainement des terrains inconnus. Face à leur perpétuel changement, la campagne peut apparaître comme un lieu privilégié pour observer le passé. Sa pureté originelle, son calme et sa beauté séduisent le voyageur. Mais son immobilité, dans le même temps, l'angoisse.

Ce climat ambigu, où les antagonismes province et capitale, campagne et ville vont en s'exacerbant, incite le romancier ou le poète à venir en Bretagne pour recueillir sur place des matériaux ethnographiques et rassembler des faits historiques destinés à l'élaboration romanesque. Les voyages statistiques, sont, en 1825, dépassés. L'heure du

Roche-aux-Fées, Paris 1811. J.C. Poignand, *Antiquités historiques et monumentales à visiter de Montfort à Corseul par Dinan et retour par Jugon*, Rennes 1820.

E. Richer, *Promenades sur la rivière de l'Erdre, de Nantes à Nort*, Nantes 1822. Id., *Voyages de Nantes à Paimbœuf*, Nantes 1823 etc...

(28) La démarche de Cambry, et plus encore de Huet de Coetlizan ou de Borie, est beaucoup plus précise que celle des Intendants à la fin du XVII^e siècle.

roman est venue. Dans ce nouveau genre, Balzac est, assurément, le plus génial (29). A trois reprises, il situe ses actions en Bretagne, dans le pays de Fougères où il séjourne longuement avant d'écrire *Les Chouans*, dans la Guérande de *Beatrix* à proximité des salines qu'il a dû traverser, et sur les terres baignées par l'estuaire de la Loire pour rédiger *Un drame au bord de la mer* (30). Telle que Balzac en parle dans ses romans, la province apparaît, de façon générale, comme un milieu social naturel opposé à la corruption et aux artifices parisiens. Le décor reste généralement sommaire car il n'est qu'un simple élément d'une démonstration. Mais dans *Les Chouans* puis dans *Beatrix*, la province n'a plus son caractère schématique. Elle n'est pas un simple complément d'information mais devient partie prenante des drames qui se nouent ou se dénouent. De surcroît, les personnages font corps avec la terre dont ils sont issus. C'est l'image de Monsieur du Guénic, «ce vieux lion de Bretagne» (31). C'est aussi l'image de Marche-à-terre, «ce demi-dieu barbare... à la nouveuse écorce», interlocuteur du Général Hulot peu avant l'embuscade des Chouans (32).

Se référant à Cambry, exalté par les lectures de Fenimore Cooper et de Walter Scott, Balzac abandonne ses observations personnelles et les souvenirs de ses voyages pour faire de la Bretagne le conservatoire des sauvageries du Nouveau Monde : «les parties de cette province où, de nos jours encore, la *vie sauvage* et l'*esprit superstitieux* de nos aïeux sont restés, pour ainsi dire, flagrants, se nomment le pays des Gars (...) Une incroyable *férocité*, un entêtement *brutal*, mais aussi la foi du *serment*, l'absence complète de nos lois, de nos mœurs, de notre habillement, de nos monnaies nouvelles, de notre langage, mais aussi la simplicité patriarcale et d'héroïques vertus s'accordent à rendre les habitants de ces campagnes plus pauvres de combinaisons intellectuelles que ne le sont les *Mohicans* et les *Peaux-rouges* de l'Amérique septentrionale, mais aussi grands, aussi *rusés*, aussi *durs qu'eux*» (33). Il

(29) On peut citer également, G. Marchangy, *Tristan le voyageur ou la France au XIV^e siècle*, Paris 1825. H. Bonnelier, *Les vieilles femmes ou l'île de Sein*, Paris 1826. J.A. Walsh, *Le fratricide ou Gilles de Bretagne, chronique du XV^e siècle*, Paris 1827.

(30) Honoré de Balzac, *Les Chouans ou la Bretagne en 1799*, (1829), Paris 1972. Id., *Beatrix*, (1839), Paris 1979. Id. *Un drame au bord de la mer*, (1835), Paris 1952.

(31) Balzac, *op. cit.*, p. 58.

(32) Balzac, *op. cit.*, p. 36.

(33) Balzac, *op. cit.*, p. 21.

reprend à maintes reprises ces caractères en écrivant : « la religion ou plutôt le *fétichisme* de ces créatures *ignorantes* désarmait le meurtre de ses remords (...). C'était des *sauvages* qui servaient Dieu et le roi, à la manière dont les *Mohicans* font la guerre » (34).

Balzac reste néanmoins préoccupé par les questions sociales, se passionne pour les problèmes économiques, se pose en ardent défenseur de l'économie politique, d'une réforme rationnelle des systèmes de production et de distribution, ou encore des transformations du secteur industriel (35). En allant à Fougères ou à Guérande, il s'attend à découvrir un monde « complètement en dehors du mouvement social » que suggèrent ces villes fortifiées, plantées au milieu d'une nature hostile (36). Les efforts multipliés par des esprits éclairés pour développer cette province se heurtent inlassablement à l'immobilisme d'une population et à sa routine. La société rurale qui apparaissait seulement, dans les premières relations de voyages, comme trait d'union entre deux villes où l'on séjournait — et qui étaient, elles, abondamment décrites — devient l'un des principaux centres d'intérêt du voyageur.

Plus les sociétés se différencient, et à mesure que les relations interpersonnelles se libèrent, plus le genre romanesque tend à s'affirmer et à se confondre, dans un premier temps, avec le récit de voyage. Dans ce nouveau genre, une certaine catégorie sociale peut, en effet, reconnaître sa manière de voir le monde, d'appréhender l'espace et de voyager en considérant l'altérité. Et cette transformation narrative plaît : c'est aux *Chouans* que Balzac doit à la fois ses premiers succès et sa célébrité. L'histoire et l'ethnographie se conjuguent donc parfaitement pour soutenir la littérature consacrée à la Bretagne et, particulièrement, le roman. Le voyage est indispensable à l'écrivain pour collecter des informations, ressentir l'esprit des lieux et donner un cadre au dépaysement temporel que magnifient les romantiques, mais c'est pour mieux caricaturer des manières extérieures ou styliser un mode de vie. Si l'observation est minutieuse, comme le révèle l'admirable description de la ferme de Galope-Chopine dans les *Chouans*, le romancier s'écarte à loisir des réalités et de ses souvenirs lorsqu'il fait parler, par exemple, les Fougerais en bas-breton.

(34) Balzac, *op. cit.*, p. 23.

(35) Au moment de la rédaction des *Chouans*, Balzac n'est pas encore légitimiste!

(36) Balzac, *op. cit.*, p. 19. La description de Guérande reste exceptionnelle.

Ce procédé n'est pas, évidemment, l'apanage du seul maître-d'œuvre de *La Comédie humaine*. Michelet, Mérimée ou Flaubert — en compagnie de Maxime du Camp — qui visitent la Bretagne, s'abandonnent, mieux que Stendhal et avec talent, aux rêveries romantiques au moment de conter leurs aventures (37). Leurs récits s'ordonnent autour de quatre grands thèmes: l'enracinement profond de l'homme dans son milieu naturel (Michelet (38): «L'homme est atroce, la nature est atroce et ils sont faits pour s'entendre»); la puissance du clergé et la vigueur des croyances (Stendhal (39): «La partie de la Bretagne où l'on parle le breton, de Hennebont à Josselin et à la mer, vit de galettes de farine de sarrasin, boit du cidre et se tient résolument aux ordres du curé»); le fossé qui se creuse entre la province et la capitale (Flaubert (40): «Il faut assez de réflexion et de force d'esprit pour saisir nettement que tout le monde n'habite pas la même ville, ne se chausse pas chez votre bottier, ne s'habille pas chez votre tailleur, dîne à d'autres heures que vous, et n'ait pas vos idées»); et enfin, l'écho de la Chouannerie qui résonne, avec insistance, dans les campagnes du pays. Si tous les écrivains voyagent en plein cœur du XIX^e siècle, ils situent l'action de leurs romans au cours de la Révolution française (41).

En fait, le déplacement spatial appelle un dépaysement temporel. S'éloigner du foyer culturel dominant, c'est s'exposer à rencontrer des mœurs et des usages d'un autre temps, qui remplissent, aux yeux d'un voyageur ou d'un lecteur, un double rôle. Cette altérité est alarmante

(37) Jules Michelet, *Tableau de la France*, Paris 1833. Prosper Mérimée, *Notes d'un voyage dans l'Ouest de la France*, Paris 1836. Gérard de Nerval, *l'Auberge de Vitry*, (1837), dans *Œuvres Complètes de G. de Nerval*, la Pléiade, tome I, Paris 1952. Gustave Flaubert, *Par les champs et les grèves*, Paris 1924 (voyage effectué en 1847). Maxime du Camp, «Souvenirs de Bretagne», in *Revue de Paris*, 1853, pp. 457-473. Voyageant avec Flaubert, du Camp avait décidé d'écrire un jour sur deux dans le journal de bord que tenaient les deux amis.

(38) Michelet, *op. cit.*, p. 11.

(39) Stendhal, *Mémoires d'un touriste* (1837), tome II, Paris 1927, p. 16.

(40) Flaubert, *op. cit.*, p. 114.

(41) On peut y ajouter Gérard de Nerval, *Le Marquis de Fayolle*, in *Œuvres Complètes*, *op. cit. supra*. Victor Hugo, *Quatre-vingt-treize* (1873), 2 tomes, Paris 1967.

(42) D'après une statistique donnée par Catherine Bertho, «Les livres consacrés à la Bretagne au XIX^e siècle: les enseignements d'une bibliographie», in *Revue française d'histoire du livre*, n^o 20, 3^e trimestre 1978, p. 584.

dans la mesure où, freinant le mouvement économique et celui des idées, elle est perçue comme une aberration : on dénonce donc les superstitions comme on traque dans ses pérégrinations les préjugés ou les traditions populaires. D'un autre côté, elle rassure le citadin qui perd de vue, à cause de ses activités, la vieille ville historique tout en entendant les rumeurs populaires monter des quartiers périphériques : la province, et les campagnes notamment, lui donnent une référence généalogique (par les usages, les manières de se vêtir, d'habiter, de s'alimenter etc...), lui offrent des repères historiques (par les monuments) tout en constituant un havre de paix (par les beautés naturelles).

Dans les années 1845-1850, le voyage tend donc à devenir, pour des groupes sociaux privilégiés, une entreprise agréable, entrant dans la catégorie des loisirs. A cette époque, la modification sensible de l'intitulé des ouvrages consacrés à une approche «touristique» de la Bretagne est autant l'expression de cette tendance nouvelle que l'un de ses vecteurs. La production des livres où l'on relate une aventure sous le titre «voyages», «excursions» et «promenades» s'effondre tandis que se multiplient les «guides» ou les «itinéraires» jusqu'alors rarissimes (42). Autrement dit, le voyage cesse d'être une exploration individuelle, hasardeuse et, en ce sens, exceptionnelle — digne, par conséquent, d'être racontée — quand il s'effectue à courte distance. Il jouit désormais d'une présentation plus dépouillée, se voulant rationnelle, pour préparer, itinéraires, points de vue et curiosités à l'appui, les néophytes à la découverte de terres nouvelles. L'avancée des chemins de fer, avant 1860, vers les grandes villes bretonnes leur facilite la tâche, comme la création des stations balnéaires (43)...

*
**

A cette prise de possession massive du paysage inconnu correspond une exploration de plus en plus poussée des traditions populaires : c'est en 1846, en effet, que W.J. Thoms crée le mot «folklore», passé par la suite dans la langue française. Ces deux mouvements évoluent en corrélation très étroite sans perdre, toutefois, leur autonomie. Quand un homme du XIX^e siècle s'évade, un moment, de la ville dangereuse ou se détourne du milieu professionnel pour savourer un

(43) Voir sur ce sujet, l'excellent article de Françoise Hamon, «L'architecte balnéaire sur la côte d'Emeraude», in *Mémoires de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Bretagne*, tome LVIII, 1981, pp. 5-21.

paysage marin ou les fameux bains de mer (44), l'autre quitte aussi un univers jugé instable pour partir, à l'intérieur des terres, à la recherche du temps perdu... Alors que le premier se révèle, tout d'abord, étranger à la province, ou du moins à la côte fréquentée, le second est natif, le plus souvent du pays qu'il considère avec le plus grand intérêt.

Face à l'indifférence des littérateurs et aux railleries des lettrés, en marge d'un monde urbain qui agrège brutalement un prolétariat disparate dans son origine géographique et où s'affrontent dans la violence des groupes sociaux de plus en plus marqués, la province et les mœurs rurales apparaissent comme des réceptacles de valeurs authentiques et des foyers immuables de la régénération. Dans ce contexte, et sans renoncer à son propre mode de vie, le scientifique procède à une triple valorisation de la civilisation des champs: valorisation esthétique, en manifestant son goût pour la littérature orale colorée, la simplicité de la musique, la spontanéité de la danse, ou le naturel des arts plastiques; valorisation cosmologique, en découvrant «la sagesse populaire» devant son milieu naturel; valorisation éthique, enfin, en exaltant la sagacité des proverbes et la pureté des mœurs. Grâce à cette attention rétrospective, le voyageur y trouve bientôt son compte...

La structure qui supportait l'ethnographie du dépaysement pittoresque et de l'émerveillement pratiquée au XVI^e siècle demeurait intacte. Mais au moment même où l'extension de la civilisation industrielle ne laissait aucune chance de survie aux arts et aux traditions populaires, le folklore ne se constituait qu'en ethnographie à courte distance. Le «peuple» qui avait fait, au siècle des Lumières une entrée remarquable comme protagoniste de l'histoire, a désormais son double.

Alain J. LEMAITRE

Université de Paris IV — Sorbonne

(44) Les bains de mer sont préconisés à Saint-Malo dès 1835, et en 1838, une concession est accordée aux autorités militaires pour un pavillon de bain édifié aux pieds des fortifications. C'est en 1840 qu'une société exploite les premières cabines roulantes. Cf. F. Hamon, *art. cit.*, p. 7.